



HAL
open science

Anis Gras - le lieu de l'autre

Valérie Marange, Lionel Monnier, Emmanuelle Chérel

► **To cite this version:**

Valérie Marange, Lionel Monnier, Emmanuelle Chérel. Anis Gras - le lieu de l'autre. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2006, Art et anthropologie, 9, pp.253-257. hal-03185993

HAL Id: hal-03185993

<https://hal.science/hal-03185993>

Submitted on 30 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Anis Gras – Le lieu de l'autre

VALÉRIE MARANGE
LIONEL MONNIER
EMMANUELLE CHÉREL

Extraits d'un entretien de Valérie Marange
avec Lionel Monnier mai 2006,
pour le groupe de recherche
du projet de Théâtre de la parole, Nantes.
Transcription de Marie Laure Guennoc

À Arcueil, « Anis Gras, Le lieu de l'autre » est une ancienne usine située à 1 km de la Porte d'Orléans en banlieue sud parisienne. Il regroupe un réseau d'artistes (plasticiens, réalisateurs, compositeurs, metteurs en scènes, comédiens) engagé dans des résidences de création, des actions culturelles, des activités de recherche et de pédagogie. Au cœur du projet se trouve la dynamique de la création. « Loin de se cantonner sur un terrain réservé, l'art est un coefficient de toute l'activité humaine, depuis les premiers traces enfantines, jusqu'aux narrativités complexes des mythes, des sciences, des institutions, et à des mœurs au travers desquelles l'humain se réinvente sans cesse. Il y a des arts d'habiter, d'aimer, de dire, manières d'être et styles de vie qui composent virtualités et conditions matérielles. Pris dans ce sens élargi, l'art est à la fois attention au réel, à l'expressivité du monde, et pulsion constructive, désir de faire le monde à l'image de nos rêves. Faire œuvre d'art ou de philosophie, c'est proposer

de percevoir autrement que nous ne percevons et de penser autrement que nous ne pensons. C'est ouvrir des possibilités de vie, exprimer d'autres virtualités ». Ce projet est fondé sur l'idée que la création artistique est un « refuge en termes d'écologie mentale pour ré-enrichir les regards et les gestes de l'expérience humaine. L'invention de nouvelles formes de narrativité et de vie, pour faire face au règne de la communication. Une telle recherche n'est en même temps pas dissociable d'une dynamique de mise en commun, de "communautés d'écriture" d'une part et d'autre part d'une certaine forme de porosité entre l'art et les autres pratiques humaines dans leurs dimensions esthétiques et poétiques. » Il est conçu comme une plateforme « en commun » organisée autour de quatre pôles : les résidences de création et de recherche, les scènes ouvertes-l'accueil territoire (offrir un espace de travail), l'action culturelle (café des enfants, café ciné philo), un laboratoire de recherche : le « pré » qui travaille sur les arts

de faire et hospitalité, liant des propositions artistiques ou philosophiques à des modes de vie et citoyeneté.

L'intitulé

V. M. : « Le lieu de l'autre » est une expression que j'ai empruntée à Michel de Certeau. *L'invention du quotidien* a été mon livre de chevet à l'époque où j'ai rédigé ce projet : il défend parmi d'autres auteurs (Foucault, Benjamin, une bonne partie de l'anthropologie) l'idée des arts de faire, les styles de vie, le « maniérisme originel » (Ganguilhem, Deleuze) de la vie. De Certeau a aussi écrit *La culture au pluriel*, un livre intéressant pour réfléchir aux politiques culturelles aujourd'hui (massification, discrédit, partage...). Il a montré que ce qui constitue une ville, ce n'est pas seulement le point de vue surplombant de ceux qui la planifient, mais les cheminements de ceux qui l'habitent, qui la vivent. Il y a 10 000 manières d'être dans une rue, d'en transformer l'ambiance par la façon de la pratiquer, d'y séjourner ou d'y passer. L'invention du quotidien, c'est la *metis* grecque, l'art de saisir les occasions, de ruser avec les cartes, de bricoler sa vie et son espace. De Certeau oppose la stratégie, pratique du pouvoir, en tant qu'elle a toujours ses lieux propres, à la tactique – pratique de dominé – qui emprunte toujours, dit-il, « le lieu de l'autre ». C'est ce morceau de phrase que j'ai extrait. Je me suis aperçue, plus récemment, qu'il avait publié un livre intitulé *Le lieu de l'autre*, consacré à l'histoire de la mystique, voie souterraine qui travaille la culture occidentale sous la théologie, la dogmatique.

En 2004, nous avons créé l'association ECARTS avec Catherine Leconte, qui était coordinatrice générale des Laboratoires d'Aubervilliers dirigés par François Verret, et nous avons répondu

à un appel à projet de la ville d'Arcueil. Je travaillais à l'époque à la Maison de toutes les chimères, un ensemble inter-associatif autour de la revue Chimères, créée par Félix Guattari. La ville imposait un cahier des charges et cherchait à déléguer son action à une association dans une grande autonomie. Elle avait déjà choisi ce lieu, dans lequel il y avait des embryons d'activité, et le définissait comme « lieu intermédiaire », ce qu'on appelle maintenant « nouveaux territoires de l'art » : des lieux interdisciplinaires, basés sur un accueil plus important que dans un théâtre ou une galerie, plus d'actions culturelles, sur plus de participation des publics. Des lieux qui ont généralement plusieurs fonctionnalités. Ce cahier des charges était assez vaste : la principale contrainte étant l'interdisciplinarité voire la « multiculturalité ». La mairie voulait que ce lieu soit la tête de réseau d'un ensemble de choses émergentes dans le territoire. La ville voulait des résidences, des ateliers pour les compagnies théâtrales, des dispositifs de participation du public. Elle exprimait un ensemble de vœux généraux qui laissait une grande liberté quant à leur interprétation, et nous convenait dans leur esprit.

Développer des pratiques de partages par les séances cafés ciné-philo

Nous souhaitons développer des pratiques de voisinage, de partage, de dialogue, créer un sens commun par des croisements, par une mise en commun, créer un milieu entre des gens, des populations, des pratiques. Cela implique un degré élevé de médiation et de recherche qui constituent la bipolarité du lieu, sa double hospitalité. Nous recevons des gens de la barre d'à côté, du territoire proche et aussi d'ailleurs. Il s'agit de produire de l'« entre », c'est-à-dire qu'à un moment donné les gens qui vont venir pour

tel truc vont côtoyer d'autres gens. Du côté de la psychiatrie institutionnelle, Jean Oury a beaucoup travaillé sur cette notion d'accueil en la reliant à la notion d'ambiance ; il y a un mot plus chic en allemand, la *stimmung*, qui n'est pas seulement de l'humeur individuelle, mais de l'ambiance collective. Dans les cafés de ciné-philos, par exemple, ce que tu produis est une communauté de voisinage à géométrie variable. Cela dit, la question de la parole est compliquée, comment générer une circulation de la parole, un débat avec des positions contradictoires ? J'ai choisi par exemple de travailler sur l'objet « image » comme « objet mis en partage ». On peut produire des objets artistiques, des tentatives, des écritures, après le problème c'est de savoir comment ils vont être utilisés, expérimentés ou incorporés par ceux qui les reçoivent, et dans quelle mesure, les usages les transforment. Les projections, les lectures, deviennent espace et objet transitionnels. La manière de proposer l'objet (films, vidéos...) devient ce qui va composer une ambiance, dans laquelle tu peux commencer à penser, à faire des connexions cérébrales inhabituelles, ce qui est le but d'un objet artistique : rendre visible, percevoir autrement que nous ne percevons, penser autrement que nous ne pensons. L'idée était d'essayer de produire un espace de paroles qui ne soit pas trop rhétorique, qui ne soit pas marqué par un débat où chacun va faire le beau, et ceci en proposant des objets qui ne sont pas trop discursifs. Le cinéma et un certain nombre de tentatives documentaires, de vidéo-art, voire de télévision à son stade expérimental, nous ont permis d'aller dans ce sens là. Le café-ciné-philos répond à notre volonté d'écologiser notre rapport à l'image comme à la parole publique. « Gavés de clichés et de paroles toutes faites nous n'avons plus accès à nos constructions sensibles, ni une parole détendue ouvrant la pensée

à plusieurs. » Il a lieu presque un dimanche par mois et plusieurs vidéos et films sont montrés. Il y a aussi le café des enfants, qui est animé par un groupe de bénévoles, et ne se restreint pas à la seule « animation socio-culturelle ». Le cinéma, « c'est l'enfance », disait Daney. L'enfance comme toute différence a besoin de lieux autres, c'est une question très sensible aujourd'hui.

Café-restaurant insertion

La ville voulait également un café-restaurant d'insertion. Nous leur avons répondu qu'il y aurait un bar-cantine et qu'on ferait de l'insertion mais que tout cela ne serait pas forcément confondu. Aujourd'hui, il y a à manger tous les jours à midi, les gens de l'extérieur peuvent y venir. Le bar-cantine est un moyen d'accès simple dans le lieu. Tu sais que la porte est ouverte à cette heure là et que tu peux passer et rencontrer les gens qui bossent là, une quinzaine tous les jours si on compte les compagnies, l'atelier de construction, etc. D'autre part, l'insertion peut se faire par d'autres outils : dans les métiers du spectacle ou de la culture, mais aussi à travers les ateliers vidéo, écriture, etc.

Collectif ?

Au départ, il s'agit d'une petite entreprise quasi familiale, avec deux co-directrices qui ont chacune des connections d'ordre différent, des réseaux. Peu à peu, un groupe d'appui, se constitue progressivement.. Par exemple, les programmations des cafés-cinés-philos, je ne les fais pas seule, mais avec des collectifs associés, comme le groupe Boris Barnett ou l'association Les yeux de l'Ouïe. Nous coopérons avec un festival de cinéma documentaire, on accueille leur atelier vidéo. Nous parlons, nous échangeons. Tous ces

gens se retrouvent dans le chantier des ciné-philos. Par exemple, pour la séance Images/paroles du précaire, le 4 juin 2006, il y avait deux propositions, la projection de *La tête de l'emploi*, résultat des travaux d'ateliers menés chez nous par l'association Son et images avec un groupe de chômeurs et *Apprendre à se vendre* de Harun Farocki (1997) proposé par Boris Barnett. Jusqu'où va aller cet embryon de collectif ? Je ne le sais pas. Cela dépend des gens et s'ils arrivent à s'entendre. L'idée est que des propositions assez différentes, hétérogènes puissent contribuer à un laboratoire d'idées et de projets. Nous n'avons pas la même culture politique, certains sont proches de la culture syndicale ou d'éducation populaire, d'autres de l'univers des coordinations et des cercles d'intellectuels liés à des pratiques politiques nouvelles (comme la revue *Vacarme et Act up*). Cette multiplicité est un enjeu important quand on parle de l'accueil ou de l'écologie culturelle. Si nous n'arrivons pas à faire travailler les gens ensemble, à ce qu'il y ait des points de rencontre et pas seulement de juxtaposition des différentes cultures politiques, de l'éducation populaire à la pédagogie godardienne ou à d'autres tentatives les plus isolées, on rate l'enjeu de la culture aujourd'hui. C'est pourquoi, le fait d'être autour d'objets sensibles (des images, des films, des écrits...) et de co-construire une certaine façon de les « prendre », peut éviter de perdre du temps en batailles idéologiques ou de chapelles.

Productions ?

Aujourd'hui, nous ne sommes pas en mesure de produire, sauf à la marge. Nous sommes en co-réalisation sur la plupart des créations. Nous pouvons proposer une mise à disposition du lieu sur un temps donné avec un équipement et un partage de recettes. Il y a aussi souvent un

accompagnement administratif et artistique, intellectuel. Nous essayons surtout de soigner le milieu, l'« entre » des productions. Ce qui serait vraiment intéressant pour nous à un moment, ce serait d'être en mesure de financer des expérimentations, des gestes artistiques simples, quitte à ce que ceux-ci trouvent ensuite une production, si l'expérience donne envie de poursuivre. Aujourd'hui trop d'artistes ont le choix entre le bénévolat et le montage d'une production souvent laborieuse. Nous allons essayer dès cette année de permettre une telle activité de laboratoire dans le domaine de l'image. Nous initiions aussi des partenariats avec des établissements publics pour offrir des débouchés aux artistes qui travaillent chez nous. Ainsi pouvons-nous constituer un « pré », quelque chose qui se passe plutôt en amont, ou en à côté de la production à proprement parler. Et en est en même temps la condition, le milieu et l'humus.

En même temps, il est important que ce côté laboratoire reste connecté avec une pratique sociale, un accueil simple relevant de la démocratie culturelle, tant pour les artistes que pour les publics. Que le « chantier ciné philo » devienne régulièrement « café », c'est joindre le temps de la création ou de la pensée à celui de l'échange.

www.lieliedelautre.fr
Lieliedelautre@no-log.org